

SÉNANCOUR DANS L'ENTREMONT

Les relations de Sénancour avec le Valais sont très intéressantes. Cet écrivain a consacré de belles pages à notre canton, pages où l'on peut suivre la trace de l'action de notre paysage sur l'âme exceptionnellement sensible d'*Oberman*. Sénancour, toutes réserves faites sur sa pensée philosophique, qui d'ailleurs a fort vieilli, fait un peu songer à Rainer Maria Rilke, par d'incontestables affinités intellectuelles. Rilke le lisait, et il existe, annoté de sa main, un exemplaire d'*Oberman* à la bibliothèque du château de Muzot.

De son vivant, Sénancour s'efforça maintes fois d'établir la priorité de son romantisme sur celui de Chateaubriand. Grave question que Sainte-Beuve tranche en faveur de Sénancour. L'intérêt pour nous, c'est que la plupart des éléments de la pensée de Sénancour, celle-là même qui a produit *Oberman* et les œuvres antérieures, viennent des essais et lectures de sa jeunesse, en particulier lors de son séjour dans le Bas-Valais et en Suisse romande. Durant l'année 1789, il poursuivit, à St-Maurice, à l'auberge de Guillaume Tell, où il séjourna, une vraie débauche de lectures, commencée du reste depuis ses premières années d'étude. Il recevait régulièrement, par la diligence du Simplon, des livres qu'il demandait à la bibliothèque de l'ancienne Académie de Lausanne. C'est à St-Maurice qu'il se livra à ses premiers essais littéraires, et qu'il se prit d'un amour quasi mystique pour la montagne, dans le voisinage des Dents du Midi qui l'enthousiasmèrent. La beauté du paysage de cette région l'avait frappé au plus haut degré et pénétré tout entier. L'influence de la Suisse romande et du Valais est manifeste dans la genèse des premières œuvres de Sénancour, et dans la formation

de la sensibilité de ce grand écrivain romantique. Thèse séduisante que je ne puis qu'indiquer ici.

Voici quelques notes biographiques sur cet écrivain qui partage avec Chateaubriand et Benjamin Constant, le mérite d'avoir donné une forme à ce qu'on a appelé le mal du siècle. Etienne Pivert de Sénancour est né à Paris en 1770. Il est mort à Saint-Cloud le 10 janvier 1846. Je ne veux pas entrer dans le détail d'une existence qui fut passablement orageuse.

En 1792, c'est-à-dire moins de trois ans après son séjour à Saint-Maurice, Sénancour donnait une plaquette de 60 pages qu'il intitulait : *Rêveur des Alpes*. Puis en 1795, il publiait *Aldomen ou le Bonheur dans l'obscurité*. Ces deux ouvrages, qui sont en partie des confidences et dans lesquels apparaît un des thèmes chers à Sénancour (« l'accablement du contemplatif, isolé dans [la sévère harmonie des choses] et ressentant douloureusement sa mobilité propre devant la [permanence] des monts », écrit l'un de ses biographes, Joachim Merlant), se rapportent en tout cas au temps où Sénancour parcourait nos montagnes en 1789. Toutefois, l'auteur ne les avait pas signés, les considérant peut-être comme non avendus et trop imparfaits. Il n'existe du reste qu'un seul exemplaire connu du premier ouvrage de Sénancour, et il a été vendu en 1905 par la librairie Thury de Genève à M. Couât, archiviste de la Comédie Française.

Après les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, qui sont de 1798, ce grand paysagiste de notre pays, de Vaud et de Fribourg, donnait *Oberman*, son œuvre maîtresse et qui seule restera. On sait que cet ouvrage fut terminé à Agis, petite localité de Fribourg, en 1803 et qu'il parut à Paris en 1804. Nous ne parlerons pas de l'œuvre philosophique, bien que considérable, mais très décevante, de cet écrivain.

La gloire n'est venue que tard à Sénancour. Le public manifesta une indifférence complète pour ses premières œuvres, et *Oberman* passa totalement inaperçu. Ce ne fut qu'en 1830 que ce livre commença de faire une assez grande fortune littéraire, grâce aux romantiques, grâce surtout à Sainte-Beuve et à Georges Sand qui lui consacrèrent des articles retentissants. Et son auteur fut alors célébré presque à l'égal de Chateaubriand.

Les impressions valaisannes, dans *Oberman*, sont nombreuses. Des pages sont datées de St-Maurice et il y est longuement question de Charrières près de Massongex. Mais ce n'est pas proprement Charrières, situé au contour de la route de Vérossaz, qui correspond fidèlement

aux descriptions de Sénancour. D'après M. Daniel Baud-Bovy, le vrai site se place à 500 mètres plus au sud, à Fontany. Mieux que personne et le premier des romantiques, Sénancour a senti la beauté de la haute montagne. Ce sentiment alors tout nouveau, c'est en bonne partie au Valais qu'il le doit. Après Ramond de Carbonnières, Sénancour est un des initiateurs de la littérature alpine.

Revenons en 1789. Le futur écrivain avait 19 ans. En suite de dissentiments avec son père, qui voulait pour lui la carrière ecclésiastique, et secrètement encouragé par sa mère, Sénancour, au lieu d'entrer à St-Sulpice, partait pour la Suisse le 14 avril 1789. Il débarqua à Genève, toucha Coppet, se sentit surtout attiré par Vevey et Clarens, en grand admirateur de Rousseau qui a paré ces paysages illustres de la façon merveilleuse que l'on sait. Il pénétra ensuite en Valais, hanté par nos hautes montagnes. Il fit trois séjours à St-Maurice, une première fois pendant l'été de 1789, d'où il entreprit des courses dans les environs. C'est alors sans doute qu'il faut placer, bien que l'ordre chronologique de ces courses soit impossible à suivre, une première tentative d'ascension de la Cime de l'Est. Ici encore, il faut être circonspect. Sénancour n'a probablement pas tenté cette ascension, qui ne devait être faite pour la première fois que le 16 août 1842 par le chanoine Bruchon, Nicolas Delez de Mex et sa fiancée Eléonore Mottier, et d'autres jeunes gens de la région. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Sénancour partit de Vérossaz et monta à travers bois et pâturages jusque dans le cirque du Mauvoisin, d'où il grimpa plus haut encore, au sommet du glacier de Chalin, à la base même de la Cime de l'Est. C'est du moins l'opinion de M. Daniel Baud-Bovy et de M. F. Montagnier, qui ont refait le chemin suivi par le jeune Sénancour, en s'aidant comme lui des mains, aux passages difficiles. On doit à Sénancour quelques-unes des plus belles pages qu'ait inspirées la Cime de l'Est et la haute montagne en général.

« Ni Michelet dans la *Montagne*, écrit M. D. Baud-Bovy, ni Reclus dans l'*Histoire d'une Montagne*, ni Rambert dans les *Alpes Suisses*, ni Javelle dans ses *Souvenirs*, ni même Ruskin n'ont trouvé des accents comparables à ceux de Sénancour », dans sa manière de sentir la beauté de nos Alpes.

De St-Maurice, Sénancour poussa diverses courses dans la région, qui lui firent aimer ce paysage, au point qu'il y revint l'automne.

Et puis, et surtout, il fit la course au St-Bernard. Nous le retrouvons au début de l'automne de la même année à St-Maurice, à l'auberge de Guillaume Tell, où il passa une bonne partie de l'hiver. Sa chambre

donnait sur les rochers de Vérossaz. Il y fut quelque temps souffrant d'une maladie nerveuse à laquelle le médecin consulté n'aurait pas compris grand'chose. Ni Sénancour lui-même non plus, puisqu'il l'attribue à un certain petit vin blanc soufré qu'il aurait bu à Saint-Maurice. C'est de cette expérience que date sans doute son aversion pour les vins romands. Il était du reste si peu connaisseur en vins qu'il devait écrire plus tard : « Plusieurs des vins de Lavaux que l'on recueille... entre Lausanne et Vevey passent pour dangereux. Mais quand je suis seul, je ne fais usage que du Courtailloux ; c'est un vin de Neuchâtel que l'on estime autant que le petit bourgogne ».

Sénancour quittait St-Maurice au printemps 1790, pour Fribourg, où il épousait le 11 septembre de la même année Marie-Françoise Daguet, fille d'un ex-capitaine et patricien fribourgeois, Georges-Joseph Daguet, mariage arrangé par les parents Daguet et qui fut très malheureux. Peu après le mariage, Sénancour et sa femme s'acheminaient de nouveau pour le Valais et l'Entremont, d'où ils devaient promptement rebrousser chemin.

Comme le ménage n'allait pas du tout, dès 1793 déjà, Sénancour voyage encore pour fuir la mésentente conjugale. On le trouve cette année-là à Bienne et Neuchâtel. Le rêve d'une vie pastorale dans quelque haute vallée des Alpes le hante toujours, au point qu'à son retour de Paris à Fribourg en 1802, il fait des courses nombreuses. En quête d'une installation meilleure, il visite, à ce qu'il dit, « toutes les vallées qui sont entre Charmey, Thun, Sion, St-Maurice et Vevey ». Au Sanetsch, il aurait réveillé un voyageur imprudemment endormi dans la neige. Et c'est au Grimsel — il n'y a certainement pas été — qu'il voudrait entendre le *Ranz des vaches*, cher à Rousseau et à Sainte-Beuve.

En cette date de 1802, il a revu les régions du Valais et de Vaud qui, en 1789, lui avaient révélé la Suisse et le monde des Montagnes. Je ne crois pas qu'à partir de 1802 ou 1803 Sénancour soit revenu en Valais. Il s'établit du reste à peu près définitivement à Paris dès 1804, avec ses deux enfants Julien et Eulalie, et cette dernière, écrivain apprécié, a laissé des souvenirs intéressants sur son père.

Voyons maintenant ses deux passages dans l'Entremont. Le premier, ni le second, ne manquent de pittoresque. Ce fut en 1789, vers la fin de l'été, bien qu'on ne puisse rien préciser quant à la date, que Sénancour partit seul de St-Maurice pour le St-Bernard. Il n'avait pas de guides, et se fiait, pour son chemin, à l'itinéraire indiqué par

Besson dans ses *Tableaux de la Suisse*. Le récit détaillé de cette course a paru pour la première fois en 1834, dans un ouvrage intitulé « Navigateurs, ou choix de voyages anciens et modernes ». Il a fort heureusement été incorporé à l'édition critique d'*Oberman*, donnée en 1931 par un fervent sénancourien, M. Gustave Michaud, et forme la dernière et 91^e lettre du volume. A Martigny, dans une auberge qui devait être la Grand'Maison, Sénancour entendit un étranger exprimer quelque crainte sur le passage du St-Bernard sans guide. Il ne lui en fallut pas plus pour se déterminer à franchir seul le col.

Il partit de Martigny à pied, par un très beau temps. Et il poussa courageusement dans la longue vallée, à la recherche de « quelque site curieux ». Il s'arrêta certainement à « Saint-Branchier », qu'il cite dans sa relation, pour arriver bien après-midi à Liddes. L'hôtellerie de Liddes, à ce qu'il dit « avait épuisé sa provision de pain, et n'était pourvue d'aucun légume. Il y restait uniquement un morceau de mouton, auquel je ne touchai pas. Je pris peu de vin ; mais, à cette heure inusitée, il n'en fallut pas plus pour me donner un tel besoin d'ombre et de repos, que je m'endormis derrière quelque arbuste. »

Ce sommeil de quelques heures lui fit du bien, et il repartit. Cependant, le temps se gâtait. Lorsqu'il arriva à Bourg St-Pierre, il neigeait. Il poursuivit néanmoins sa route sans s'arrêter et continua ainsi pendant environ trois lieues, c'est-à-dire qu'il dut dépasser sensiblement la cantine de Proz. La tempête faisait rage et la nuit était venue, une nuit noire. Il reconnut alors son imprudence et la gravité de la situation. Voici la suite de cette intéressante relation !

« De toute manière, il n'était plus question de se diriger avec quelque certitude. Je n'apercevais les rochers qu'à l'instant d'y toucher, mais je n'en cherchais d'autre cause que l'épaisseur du nuage et de la neige. Quand l'obscurité fut assez grande pour que la nuit seule pût l'expliquer, je compris enfin ma situation.

La glace vive au pied de laquelle j'arrivai, ainsi que le manque de toute issue praticable pour les mulets, me prouvèrent que j'étais hors de la voie. Je m'arrêtai comme pour délibérer à loisir ; mais un total engourdissement des bras m'en dissuada aussitôt. S'il devenait impraticable d'attendre le jour dans le lieu où j'étais parvenu, il semblait également impossible de trouver le monastère, dont me séparaient peut-être des abîmes. Un seul parti se présenta, de consulter le bruit de l'eau, afin de me rapprocher du courant principal qui, de chute en chute, devait passer auprès des dernières habitations que j'eusse vues

en montant. A la vérité, j'étais dans les ténèbres, et au milieu de roches dont j'aurais eu peine à sortir en plein jour. L'évidence du danger me soutint. Il fallait ou périr, ou se rendre sans trop de retard au village qui devait être distant de près de trois lieues.

J'eus assez promptement un succès ; j'arrivai au torrent qu'il importait de ne plus quitter. Si je m'étais engagé de nouveau dans les roches, peut-être n'aurais-je pas su en redescendre. Nivelé à demi par l'effet des siècles, le lit de la Drance devait présenter une aspérité moins redoutable en quelques endroits que les continuelles anfractuosités des masses voisines. Alors s'établit la lutte contre les obstacles ; alors commença la jouissance toute particulière que suscitait la grandeur du péril. J'entrai dans le courant bruyant et inégal, avec la résolution de le suivre jusqu'à ce que cette tentative hasardeuse se terminât ou par quelque accident tout-à-fait grave, ou par la vue d'une lumière au village. Je me livrai ainsi au cours de cette onde glaciale. Quand elle tombait de haut, je tombais avec elle. Une fois la chute fut si forte que je croyais le terme arrivé, mais un bassin assez profond me reçut. Je ne sais comment j'en sortis : il me semble que les dents, à défaut des mains, saisirent quelque avance de roche. Quant aux yeux, ils n'étaient guère utiles, et je les laissais, je crois, se fermer lorsque j'attendais un choc trop violent. J'avançais avec une ardeur que nulle lassitude ne paraissait devoir suspendre, heureux apparemment de suivre une impulsion fixe, de continuer un effort sans incertitude. Commenant à me faire à ces mouvements brusques, à cette sorte d'audace, j'oubliais le village de Saint-Pierre, seul asile auquel je pusse atteindre, lorsqu'une clarté me l'indiqua. Je la vis avec une indifférence qui, sans doute, tenait plus de l'irréflexion que du vrai courage, et néanmoins je me rendis, comme je pus, à cette demeure dont les habitants étaient auprès du feu. Un coin manquait au volet de la petite fenêtre de leur cuisine : je dus la vie à cet incident.

C'était une auberge comme on en rencontre dans les montagnes. Naturellement, il y manquait beaucoup de choses, mais j'y trouvai des soins dont j'avais besoin. Placé à l'angle intérieur d'une vaste cheminée, principale pièce de la maison, je passai une heure, ou davantage, dans l'oubli de cet état d'exaltation dont j'avais entretenu le singulier bonheur. Nul et triste depuis ma délivrance, je fis ce qu'on voulut : on me donna du vin chaud, ne sachant pas que j'avais surtout besoin d'une nourriture plus solide.

Un de mes hôtes m'avait vu gravir la montagne vers la fin du jour pendant ces bourrasques de neige que redoutent les montagnards mêmes,

et il avait dit ensuite dans le village : Il a passé ce soir un étranger qui allait là-haut ; de ce temps-ci, c'est autant de mort. Lorsque plus tard ces braves gens reconnurent qu'effectivement j'eusse été perdu sans le mauvais état de leur volet, un deux s'écrie en patois : Mon Dieu, ce que c'est que de nous !

Le lendemain on m'apporta mes vêtements bien séchés et à peu près réparés ! mais je ne pus me défaire d'un frisson assez fort, et d'ailleurs plusieurs pieds de neige sur le sol s'opposaient à ce que je me remissem volontiers en route. Je passai la moitié de la journée chez le curé de cette faible bourgade, et je dînai avec lui : je n'avais pas mangé depuis quarante et quelques heures. Le jour suivant, la neige ayant disparu sous le soleil du matin, je franchis sans guide les cinq lieues difficiles ; et les symptômes de fièvre me quittèrent pendant ma marche. A l'hospice, où je fus bien accueilli, j'eus néanmoins le malheur de ne pas tout approuver. Je trouvais déplacée une variété de mets qu'en des lieux semblables je ne qualifierai pas d'hospitalité attentive, mais de recherche ; et il me sembla aussi que dans la chapelle, cette église de la montagne, une simplicité plus solennelle eût mieux convenu que la prétention des enjolivements. »

De St-Remi, Sénancour alla passer quelques jours chez le curé d'Etroubles, puis il revint à St-Maurice — on ne sait par quel chemin — prendre ses quartiers d'hiver à l'auberge de Guillaume Tell.

Tous les biographes de Sénancour : J. Merlant, Gustave Michaud, J. Levallois, André Monglond, Eulalie de Sénancour, M. de Boisjolin, sont unanimes à admettre l'authenticité de cette aventure survenue dans le Val d'Entremont. On sait que Sénancour avait une santé fort délicate ; il souffrait en particulier d'une affection nerveuse. Dans la suite, il ressentit vivement les atteintes d'une goutte grave. Sa fille attribue ce délabrement physique aux conséquences de cette imprudence. Quant à Sainte-Beuve, qui avait eu des documents de première main lorsqu'il donna son article sur Sénancour dans les *Portraits contemporains*, il avait écrit en marge du texte de cette lettre d'Oberman : « Voilà tout l'homme dans ce récit. On y sent une exaltation stoïque, austère et triste, un orgueil mélancolique, une force stérile et sans fruit, une opiniâtre et invincible maladie de la solitude. Il faut relire à deux fois pour admirer comme il convient, dans le style, cette concision simple et nue, toute lapidaire, et taillée comme le roc, comme la glace vive. »

L'année suivante, Sénancour revint dans le Val d'Entremont, avec sa femme. Sénancour s'était docilement laissé conduire à l'autel de

l'église de Givisiez, le 11 septembre 1790, par sa femme et les parents de celle-ci. C'était alors un brillant parti pour Mlle Daguet, que ce jeune étranger dont les parents étaient fort riches. Aussi, le contrat de mariage en bonne et due forme favorisait-il singulièrement, en cas de survivance, Mlle Daguet. Ce document est aux archives paroissiales de Givisiez. Mais la tourmente révolutionnaire devait engloutir dans ses remous toute la fortune des Sénancour.

A peine marié, Sénancour voulut vivre de la vie extatique de la montagne. Il décida d'aller se fixer sur le versant méridional des Alpes, à Etroubles, où il s'était arrêté l'année précédente. Les jeunes époux se mirent en route pour le Valais le 19 septembre 1790. Ils passèrent par St-Maurice, Martigny, et s'engagèrent dans le Val d'Entremont. Ils voyageaient en équipage assez considérable, puisqu'ils avaient guides et voiture.

Jusqu'où allèrent-ils dans l'Entremont ? c'est ce qu'il n'est pas possible de déterminer. Mme de Sénancour, à la vue des montagnes et des difficultés de la route, fit la terrifiée. Elle n'avait pas la vocation de la solitude et, à un moment donné, le temps étant aussi devenu franchement mauvais, elle refusa net d'aller plus loin. Les guides eux-mêmes firent état des dangers du chemin, par suite des crues de la Drance. Il a dû s'ensuivre à cet endroit du Val d'Entremont des explications qui ne sont pas la monnaie courante des lunes de miel... et le couple fit volte-face et rentra à Fribourg.

Pour certains auteurs, Mme de Sénancour joua dans cette petite aventure une comédie concertée d'avance avec les siens. « Ce contretemps, écrit M. Monglond, plus tard la nécessité, qui les empêchèrent de jamais fonder un foyer indépendant, telle fut la source des premières et irrémédiables difficultés » que devait promptement éprouver le jeune ménage. C'est aussi l'avis de M. de Boisjolin et d'Eulalie de Sénancour.

Toujours est-il que les plans de Sénancour furent bouleversés. Adieu le beau rêve de la solitude romantique, dans l'horreur sublime des monts. Notre philosophe de vingt ans retomba dans la dure réalité, sans trop se rendre compte de son égoïsme dans cette affaire. Légitimement, il ne pouvait exiger que sa jeune femme partagea son penchant mystique pour l'Alpe. Si lui fut désabusé, elle fut probablement édifiée sur le caractère difficile de son époux, et, écrit spirituellement M. Joachim Merlant, peu portée à être la « compagne admirative et soumise aux saintes fantaisies de son maître, espèce de brahmane alpestre... » L'impartiale histoire doit cependant reconnaître que si

Sénancour n'était guère fait pour la vie conjugale, sa femme, dans la suite du moins, fut loin, bien loin d'être sans reproche.

Ainsi finit le contact direct de Sénancour avec le Valais. Quatorze ans plus tard, dans *Oberman*, il parera superbement nos paysages et traduira magnifiquement l'impression de ravissement mystique, d'extase éprouvée sur l'Alpe.

On sait que cet ouvrage avait vivement frappé les romantiques et surtout Sainte-Beuve. Ce sont précisément les descriptions de Sénancour qui déterminèrent l'illustre critique à s'intéresser à la région de Saint-Maurice. Dans le courant du mois d'août 1837, Sainte-Beuve passa dix jours à Aigle, chez ses amis Juste et Caroline Olivier. En date du 19 avril, il écrivait à Sénancour, à Paris :

« Je veux dire à M. de Sénancour que je suis encore en ce moment à Aigle, à l'entrée de cette vallée qu'*Oberman* a tant connue, en face de ces montagnes que, seul de nos grands écrivains, il a su peindre. Chez les bons amis sous le toit de qui je suis comme un habitant déjà acclimaté, j'ai trouvé des extraits copiés d'*Oberman*, et j'ai relu avec eux, *après avoir vu la vallée de St-Maurice* (c'est nous qui soulignons), cette page étonnante sur sa *solitude trop belle et son amer abandon*. Mon ami qui est poète et sa femme également (M. et Mme Olivier écrivirent en collaboration un recueil de poésies : *Les Deux Voix*), nous récitons, nous écoutons cette belle page, et tant d'autres qu'ils me certifiaient la peinture même, la peinture unique de cette nature, quand je ne l'aurais pas déjà cru. J'ai vu Chillon, j'ai de là été à pied à Montreux, j'ai suivi les pentes qu'autrefois le peintre modeste a foulées ; j'ai recueilli sa trace, l'écho de sa voix, un écho qui demeure aux lieux, et qui ne mourra pas plus qu'eux, j'espère. »

Bien que Sénancour n'ait plus eu de contact avec le Valais dès 1803, le souvenir de l'Entremont ne devait pas le quitter de si tôt. Quarante sept ans après son passage dans cette vallée, il en reparle dans une lettre à Sainte-Beuve, qui allait partir pour Lausanne, où il donna à l'ancienne Académie son fameux cours sur Port-Royal, du 6 novembre 1837 au 25 mai 1838. Le billet de Sénancour est du mois d'octobre 1837. Le voici :

« Entre ermites, si l'un voyage, l'autre fait des vœux. On dit que M. Sainte-Beuve s'écartera du Rhône jusqu'à Martigny. Il trouvera en chemin la chute de Salanche qui a de forts beaux moments, et je suppose qu'il montera jusqu'à Saint-Branchier. Ce trajet de deux lieues

vaut bien le reste de la pente du Saint-Bernard. J'aimerais extrêmement aller avec lui de Saint-Saphorin à Saint-Branchier. Une calèche où on pût être cinq, par exemple. Je dis calèche ; car, pour voyager incommodément il faudrait de bons pieds, de bonnes mains... »

Sénancour avait alors 67 ans et était perclus de rhumatismes. Ces dernières lignes ne sont-elles pas un souvenir de la lamentable odyssée nocturne dans l'eau de la Drance, où il dut s'aider autant des mains que des pieds ?...

Lucien LATHION

SOURCES

- MM. Daniel Baud-Bovy et F. Montagnier : *La Dent du Midi, Champéry et le Val d'Illiez*, Genève 1923.
- J. Merlant : *Sénancour*, Paris 1907.
- Revue latine* de 1906 : *Sénancour et Sainte-Beuve*.
- Revue de philologie française*, tome XX.
- J. Levallois : *Sénancour*, Paris 1897.
- G. Michaut : *Sénancour, ses amis et ses ennemis*, Paris 1909.
- J. Levallois : *Un précurseur : Sénancour*, 1897.
- Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*.
- Sénancour : *Oberman*.
- J. Merlant : *Bibliographie des œuvres de Sénancour*, 1907.
- Sénancour : *Réveries sur la nature primitive de l'homme*.
- André Monglond : *Jeunesses (Le Mariage de Sénancour)*.
- Bray : *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne*.
- Bonnerot : *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, tomes III et IV.
- Eulalie de Sénancour : *Notice biographique sur Sénancour*